

CHOIX DES PROIES, CHOIX DES ARMES ET GESTION DU GIBIER CHEZ LES MATIS ET D'AUTRES AMÉRINDIENS D'AMAZONIE

Philippe ERIKSON*

Depuis que les travaux de Carneiro ont démontré que l'agriculture indigène amazonienne était potentiellement capable de supporter des densités de population sédentaires énormément supérieures à celles observées sur le terrain, l'attention des chercheurs s'est concentrée sur le rôle de la prédation comme facteur limitant dans cette partie du monde. Au cours d'un des débats les plus passionnés de l'ethnologie sudamérindienne contemporaine, des phénomènes aussi divers que la guerre, l'infanticide, les prohibitions alimentaires, la sexualité, les rituels, etc., ont ainsi été interprétés en fonction des contraintes cynégétiques. La majeure partie des polémiques auxquelles il vient d'être fait allusion (voir la bibliographie de KENSINGER et HAMES, 1980 et de HAMES et VICKERS, 1983 pour des références plus précises) étant fondées sur des données empiriques des plus ténues, une des premières conséquences des débats a été de stimuler des recherches sur la cynégétique amérindienne (sur ce point, tout le monde est d'accord). Dans un premier temps, il s'est surtout agi d'enquêtes quantitatives destinées à résoudre la question de l'adéquation de l'apport protéique du régime alimentaire des Indiens. Ce n'est que depuis peu que des études plus précises s'intéressent à des questions plus fines telles que celles ayant trait au choix des espèces dans la prédation humaine en Amazonie. En général, nonobstant le fait que le bien-fondé d'une telle approche a été critiqué même pour l'étude des populations animales (RICHARD, 1981; MARTIN, 1983), la plupart des études allant dans ce sens consistent essentiellement en une tentative d'application aux populations humaines de modèles issus de la théorie charnovienne de l'*"optimal foraging"*. Bien que souvent intéressantes, de telles études (sur lesquelles nous reviendrons) sont parfois dans le caricatural en ce qu'elles négligent de tenir compte tant du point de vue des indigènes que de celui des ethnologues non exclusivement matérialistes. Pour ne prendre qu'un exemple, citons un texte récent (KEEGAN, 1986) où l'auteur déduit d'une étude statistique que les Machiguenga ne chassent pas les singes hurleurs, les félins et les cervidés car ils demandent sans doute trop d'efforts pour un rendement négligeable. Or, il se trouve que les premiers sont un des gibiers les plus faciles à tuer de toute l'Amazonie, étant très gros, territoriaux, sociaux, bruyants, etc. Les jaguars, eux, sont souvent tués (dans toute la région) pour des raisons rituelles (sans être mangés pour autant). Quant aux cervidés, supposer qu'ils ne sont pas chassés pour des raisons purement écologiques est rajouter l'ignorance à la naïveté puisque la question de leur prohibition a été amplement traitée dans un ouvrage récent écrit justement — par un hasard malheureux pour Keegan — par une spécialiste des Machiguenga (RENARD-CASEVITZ, 1979)!

Pour aborder une étude sur le choix des espèces dans l'alimentation traditionnelle amérindienne, il faut donc tenir compte de beaucoup plus que des simples statistiques de chasse ou de consommation (malgré l'importance que celles-ci peuvent avoir par ailleurs). Une première remarque qui s'impose est qu'en Amazonie, il existe partout des évitements de chasse ou de consommation qui sont absolus. En effet, pour des raisons culturelles, certaines espèces sont d'emblée et globalement définies par les Indiens comme non comestibles. Ainsi, les Matis refusent de considérer les tamanoirs, les tatous, et dans une large mesure les paresseux¹ comme du gibier, bien qu'ils soient

* Université de Paris X-Nanterre, Laboratoire d'Ethnologie et de Sociologie comparative, 200, avenue de la République, F-92000 Nanterre.

¹ Ces animaux ont en commun leur appartenance à l'ordre des Edentés, dont ils constituent le sous-ordre des Xénarthres. Ceci n'est sans doute pas un hasard dans la mesure où, dans son symbolisme, toute la chasse matis est une chasse aux dents.

couramment mangés par leurs voisins. De telles restrictions doivent être distinguées des prohibitions alimentaires *stricto sensu* qui, elles, concernent l'interdiction pour certaines fractions de la population au cours de certaines périodes de consommer des aliments, au sens indigène du terme. Ces prohibitions répondent à une logique qui leur est propre et peuvent être analysées en tant que système (*cf.* KENSINGER *et al.*, 1979 pour une bonne synthèse sur la question), tandis que les évènements absolus n'ont généralement rien à voir avec les domaines de l'ethno-alimentation ou de l'ethno-médecine, relevant plutôt de l'ontologie indigène.

Le domaine de ce qui est culturellement défini comme comestible impose donc d'emblée un choix (au niveau spécifique) en déterminant, pour chaque ethnie, une gamme de gibier qui peut, seule, être chassée. Celle-ci peut être très peu contraignante comme chez les Aché (Guayakis) qui mangent jusqu'aux serpents et aux vautours (ce qui ferait frémir la majorité des autres Amazoniens), ou au contraire drastique comme chez les Xinguanos, essentiellement pêcheurs, qui ne jugent comestibles que les oiseaux, les singes, et les coatis, à l'exclusion de tout le reste de la faune terrestre. Il faut noter que, contrairement à ce qui se passe dans d'autres régions du monde, de tels interdits généralisés sont parfaitement respectés, ce qui entraîne des situations parfois surprenantes telle celle décrite par Carneiro (1983) dont les informateurs ont abattu des troupeaux entiers de pécaris à lèvres blanches afin de préserver leurs récoltes des déprédations, mais sans toucher au moindre morceau de cette viande. Nous ne traiterons donc de la question du choix des espèces dans la prédation amazonienne qu'en tenant pour acquise la délimitation culturelle du domaine du gibier. Ceci posé, le choix parmi les espèces peut alors dépendre de diverses contraintes culturelles tantôt limitatives, tantôt prescriptives. Il peut s'agir par exemple d'une interdiction de poursuivre (ou consommer) des animaux considérés en d'autres circonstances comme du gibier légitime, dans le cadre de la couvade par exemple (MENGET, 1976). Il y a parfois, au contraire, obligation de chasser tel animal à l'occasion d'un rite donné, par exemple les célèbres chasses aux fauves chez les Bororo, et les nombreux exemples cités par Schoepf (1985). Dans d'autres circonstances enfin, la chasse est motivée par la quête d'un matériau. Les Matis, par exemple, considèrent les gros rongeurs comme un gibier tout à fait secondaire, mais les traquent parfois afin d'utiliser leurs dents comme outils à affûter.

TABLEAU 1
Classement des proies selon leur importance pondérale décroissante
(en kg ou en kcal selon les auteurs)

Source	LIZOT 1979	VICKERS 1980	YOST & KELLY 1983	DESCOLA 1986	BECKERMANN 1980	HILL & HAWKES 1983	ERIKSON 1985
Ethnie	Yanomami	Siona-Secoya	Waorani	Achuar	Bari	Aché	Matis
Proie :							
Pécari à lèvres blanches	1	1	1	1	1	1	3
Pécari à collier	5	2	3	2	4	6	2
Singe laineux	*	3	2	3			4
Tapir	2	4	6	Prohibé			1
Oiseaux	3	5	5	4	2	8	6
Singe hurleur	*	6	4		6		7
Singe capucin	*		7		7	2	Rare
Tatous	7	8		7		7	Prohibé
Cervidés	12		8	8		12	Rare
Agouti	14	9	14	6	3		Rare
Autres	Caïman 6 Paca 8	Capybara 7		Caïman 5	Singe atèle 5 Fourmillier 8	Paca 3 Coati 5 Serpent 8	Atèle 5
	* Divers singes 4						

Ceci dit, l'importance des diverses contraintes esquissées ci-dessus n'est peut-être pas aussi déterminante qu'il y paraît. Certes, il est regrettable que la plupart des études spécialisées

n'en tiennent pas compte, mais pour simplifier les choses, l'on peut estimer que les contraintes prescriptives sont essentiellement ponctuelles (marginales par rapport à la consommation totale) et que les contraintes limitatives s'annulent puisqu'elles s'appliquent rarement à toute la population en même temps et qu'il est fréquent que l'on chasse un gibier "tabou" pour le donner à autrui. (Ce qui enlève du même coup toute portée aux explications visant à rendre compte de ces contraintes en leur attribuant une signification écologique). L'on peut donc se consacrer exclusivement à la chasse alimentaire "ordinaire" pour se demander ce qui permet de rendre compte des choix parmi les espèces chassées.

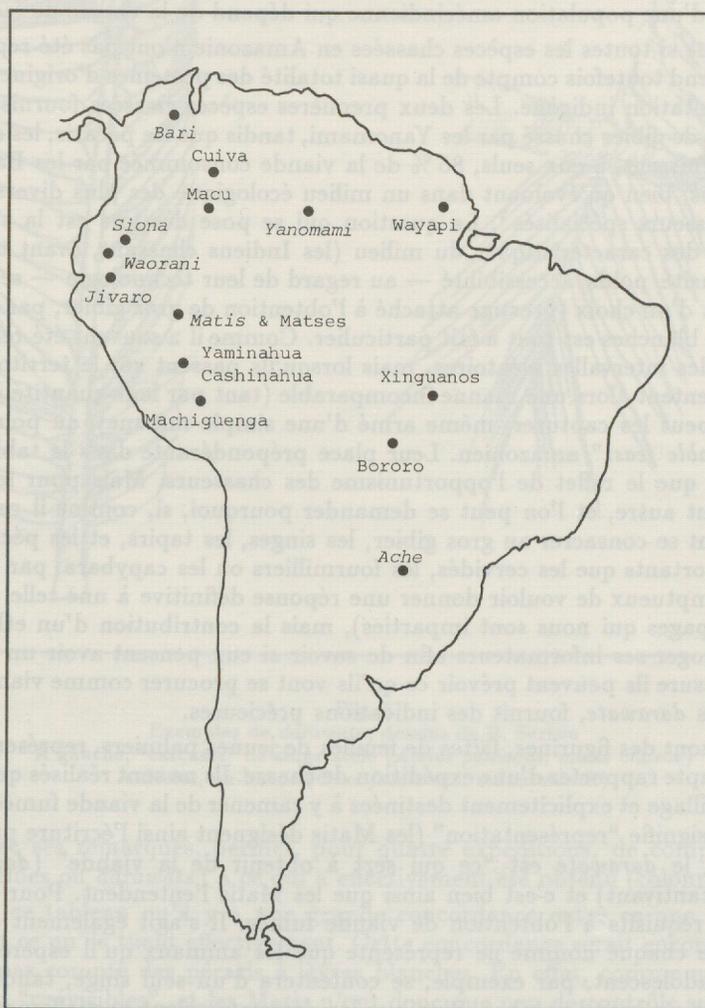


Fig. 1
Carte des ethnies citées dans le texte
(Les noms en italique figurent également dans le tableau)

En effet, si l'on s'intéresse à ce qui constitue effectivement l'essentiel de l'alimentation carnée amazonienne, l'on s'aperçoit que très peu d'espèces rendent compte de la majeure partie de celle-ci, et qu'il s'agit souvent des mêmes. Après avoir signalé l'immense étendue du savoir zoologique (et taxinomique) des Jivaro, Berlin et Berlin, (1983 : 302) écrivent, à ce sujet : "*Although many of these species are recognised as food sources, only a small fraction of them contribute significantly to the diet*". Pour donner une idée de cet état de faits, nous avons compilé dans le tableau 1 l'ordre d'importance de diverses espèces dans l'alimentation de sept ethnies. Le classement (les chiffres indiquant le rang de l'animal par ordre décroissant de contribution au régime alimentaire) a été

établi en fonction de l'apport quantitatif et non de la fréquence de la capture (qui est pourtant cruciale dans la mesure où, en l'absence de stockage important, les besoins protéiques doivent être satisfaits quotidiennement). Relevons que les deux premières ethnies chassent principalement à l'arc, et les deux suivantes à la sarbacane, de même que les Matis. Ceci posé, toutes utilisent le fusil occasionnellement depuis peu. Les Bari et les Aché figurent à titre comparatif car ils sont atypiques. Les premiers sont essentiellement pêcheurs; quant aux seconds, outre le fait qu'ils vivent dans un milieu quelque peu différent de celui des autres, ils se distinguent en ce qu'ils sont les seuls chasseurs-cueilleurs de l'échantillonnage, tirant plus de 80 % de leurs besoins (y compris caloriques) des produits de la chasse. Il s'agit donc d'un cas tout à fait particulier, mais intéressant dans la mesure où il s'agit d'une population amérindienne qui dépend de la chasse de façon maximale.

Il faut noter que si toutes les espèces chassées en Amazonie n'ont pas été représentées dans le tableau 1, celui-ci rend toutefois compte de la quasi totalité des protéines d'origine animale (poisson exclu) dans l'alimentation indigène. Les deux premières espèces classées fournissent par exemple 62 % du poids total de gibier chassé par les Yanomami, tandis que les pécaris, les singes, les agoutis et les Cracidés fournissent, à eux seuls, 85 % de la viande consommée par les Bari. L'on constate donc que les Indiens, bien qu'évoluant dans un milieu écologique des plus diversifiés, ne sont pas loin d'être des chasseurs spécialisés². La question qui se pose dès lors est la suivante : s'agit-il d'une conséquence des caractéristiques du milieu (les Indiens chassant, avant tout, les animaux dont le rapport densité/poids/accessibilité — au regard de leur technologie — serait le plus élevé) ou est-ce le résultat d'un choix (prestige attaché à l'obtention de gros gibier, par exemple)? Le cas des pécaris à lèvres blanches est tout à fait particulier. Comme il a souvent été relevé, ces animaux sont rencontrés à des intervalles aléatoires, mais lorsqu'ils passent sur le territoire de chasse des humains, ils représentent alors une manne incomparable (tant par leur quantité que par la facilité avec laquelle l'on peut les capturer, même armé d'une simple massue), au point qu'on a pu les qualifier de "moveable feast" amazonien. Leur place prépondérante dans le tableau 1 n'est donc vraisemblablement que le reflet de l'opportunisme des chasseurs. Mais pour les autres espèces, le problème est tout autre, et l'on peut se demander pourquoi, si, comme il ressort du tableau, les Indiens préfèrent se consacrer au gros gibier, les singes, les tapirs, et les pécaris à collier sont tellement plus importants que les cervidés, les fourmilliers ou les capybara, par exemple. Il serait évidemment présomptueux de vouloir donner une réponse définitive à une telle question (surtout dans les quelques pages qui nous sont imparties), mais la contribution d'un ethnologue peut au moins être d'interroger ses informateurs afin de savoir si eux pensent avoir un choix, autrement dit, dans quelle mesure ils peuvent prévoir ce qu'ils vont se procurer comme viande. Pour cela, un rite matis, celui des *darawate*, fournit des indications précieuses.

Les *darawate* sont des figurines, faites de feuilles de jeunes palmiers, représentant les animaux qu'un chasseur compte rapporter d'une expédition de chasse. Ils ne sont réalisés qu'avant les chasses effectuées loin du village et explicitement destinées à y ramener de la viande fumée. Dans le langage courant, *darawate* signifie "représentation" (les Matis désignent ainsi l'écriture par exemple), mais étymologiquement, le *darawate* est "ce qui sert à obtenir de la viande" (*dara* : corps, *-wa* : devenir, *-te* : substantivant) et c'est bien ainsi que les Matis l'entendent. Pour eux, les *darawate* sont de véritables réquisits à l'obtention de viande fumée. Il s'agit également d'une déclaration d'intention puisque chaque homme ne représente que les animaux qu'il espère raisonnablement pouvoir tuer. Un adolescent, par exemple, se contentera d'un seul singe, tandis qu'un chasseur confirmé en figurera un grand nombre. Bien que les *darawate* soient partiellement iconiques, c'est surtout la palme qui est utilisée qui permet de savoir quel animal a été représenté, ceci étant régi par un code symbolique relativement complexe associant les espèces animales et végétales. Les principaux matériaux utilisés sont les palmes *chikon* (*Orbignya speciosa* Mart., portugais *Babaçu*), *epa* (*Scheelea* sp., port. *Palha branca*), *isan* (*Jessenia bataua*, port. *Pataua*) et *daratsintuk* (*Astrocaryum murumura*, port. régional *Muru muru*). L'efficacité du rite des *darawate* dépend de son adéquation à l'expectative empirique des Indiens. C'est pourquoi il est particulièrement intéressant pour qui étudie la question du choix des espèces dans la cynégétique amazonienne.

² En effet, selon GOUSSARD (1983 : 52 sqq.) la biomasse des mammifères terrestres n'est qu'équivalente à celle des mammifères arboricoles; le total des arboricoles prend même le dessus si l'on tient compte de la biomasse de l'avifaune, égale au tiers du total de celle des mammifères. La faune mammalienne néotropicale comprend 810 espèces, et l'avifaune en région Yaminahua, selon GOUSSARD, à peu près le même nombre d'espèces.

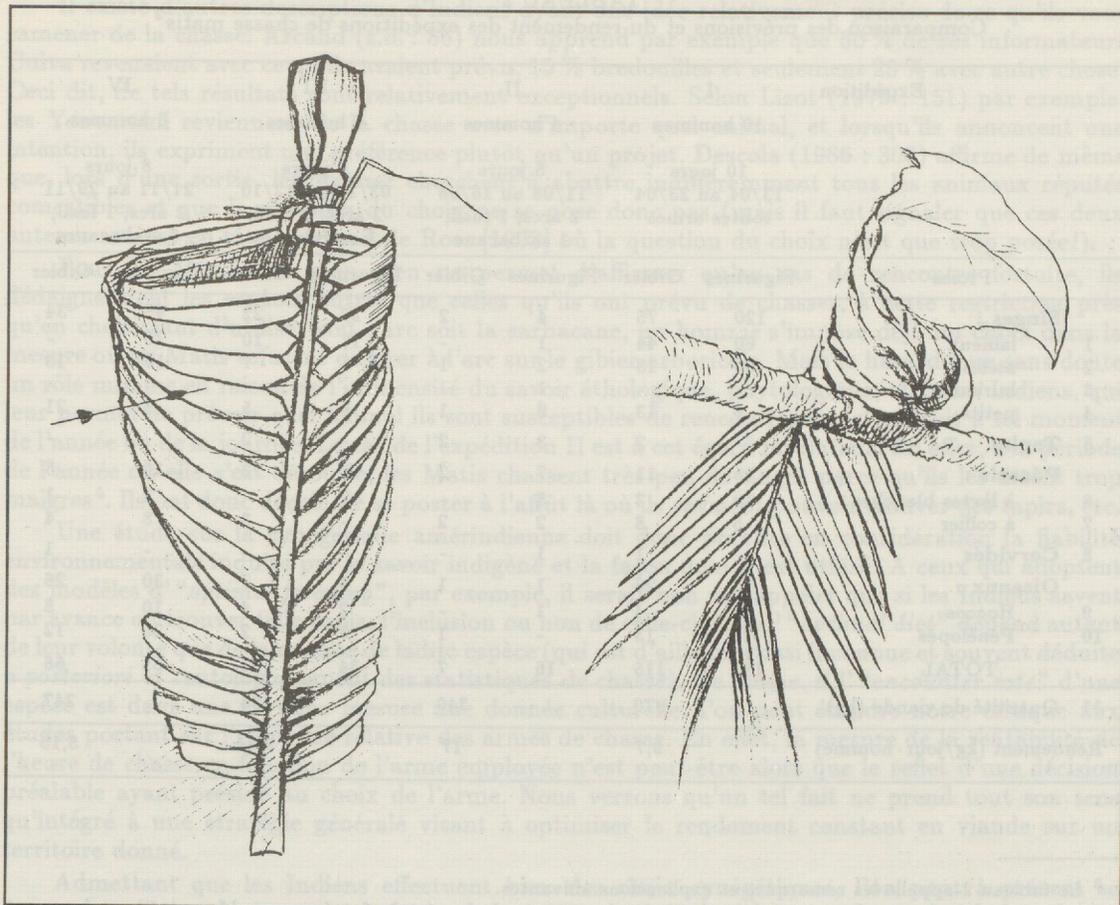


Fig. 2
Exemples de *darawate*; dessins de B. Serrou
A gauche, "carcasse" de singe atèle (*Ateles paniscus*, *matis choshe*)
A droite, un hocco (*Crax fasciolata*, *matis wesnit*)

Le tableau 2, avec ses remarques, permet, pour quatre expéditions, de comparer les prévisions (colonne des figurines ou *darawate*) à ce qui a effectivement été obtenu (colonne du gibier).

Il ressort de ce tableau qu'il y a une grande concordance entre ce que les Matis estiment pouvoir chasser et ce qu'ils tuent effectivement. Cette concordance serait encore plus remarquable si l'on ne tenait pas compte des pécaris à lèvres blanches. En effet, comme nous l'avons vu, ces animaux sont peu "prévisibles", et les Matis n'ont donc que peu de contrôle sur le moment où ils vont s'en procurer. S'ils en font tout de même des *darawate*, c'est parce qu'il s'agit d'une magie et que, par ailleurs, ils ont réellement l'intention de les chasser si l'occasion s'en présente. Les figurines de hoccas sont également en surnombre, pour la simple raison qu'il s'agit du gibier favori des Matis. Signalons enfin, parmi les causes "d'erreur", le curieux décalage dans l'expédition IV entre, d'une part, la colonne des figurines (où la quantité de lagothriches est nettement supérieure à celle des atèles) et, d'autre part, la colonne du gibier (où les proportions sont inversées). Ceci n'est pas dû à une mauvaise estimation des Indiens, mais à la conjonction de deux hasards : 1° il n'y avait pas de palmes *chikon* (avec lesquelles l'on fait les atèles et les hoccas, également sous-représentés ici) à l'endroit où le rite a été effectué et il a donc fallu s'en procurer un peu plus loin ; 2° il se trouve qu'aucun singe laineux n'a été tué lors de cette expédition, ce qui est inhabituel. En fin de compte, l'on constate donc qu'entre les prévisions et la pratique des chasseurs, il y a une correspondance certaine, qui serait encore plus nette si les Matis, avec leurs *darawate*, n'exprimaient pas leurs préférences (hoccas) et leurs espérances (pécaris à lèvres blanches) en plus de leurs intentions.

TABLEAU 2
 Comparaison des prévisions et du rendement des expéditions de chasse matis³

Expédition	I		II		III		IV	
	10 hommes		4 hommes		6 hommes		6 hommes	
	10 jours 13/04 au 23/04 toutes armes		5 jours 11/08 au 16/08 2 arcs, 1 fusil, 1 sarbacane		9 jours 03/10 au 12/10 2 arcs, 1 fusil, 3 sarbacanes		8 jours 21/11 au 29/11 2 arcs, 1 fusil, 6 sarbacanes	
Proies	Figurines	Gibier	Figurines	Gibier	Figurines	Gibier	Figurines	Gibier
Singes :	120	75	4	2	22	22	45	34
1 laineux	60	44	1	-	17	10	30	-
2 atèles	60	18	2	1	5	7	15	13
3 hurleurs	-	-	1	-	-	-	-	-
4 petits	0	13	0	1	0	5	0	21
5 Tapirs	-	2	3	2	-	2	-	-
Pécari :	15	11	7	2	7	3	10	5
6 à lèvres blanches	10	3	5	-	7	-	2	1
7 à collier	5	8	2	2	-	3	8	4
8 Cervidés	-	1	1	-	-	-	-	1
Oiseaux :	50	26	1	1	5	7	30	26
9 Hocco	30	4	1	-	2	4	10	8
10 Pénélopes	20	13	-	1	3	2	20	12
TOTAL	185	115	16	7	34	34	85	66
11 Quantité de viande (kg)		970		340		488		247
Rendement (kg/jour · homme)		9,7		17		9,04		5,15

³ Le tableau 2 appelle les remarques et explications suivantes.

1.- Le principe de ces chasses au loin destinées à ramener de la viande fumée ressemble nettement à ce que ROMANOFF (1984) décrit chez les Matses (dont l'ethnonyme même indique à quel point ils sont proches des Matis). Toutefois, contrairement au cas Matis, il ne s'agit pas, selon Romanoff, d'une stratégie traditionnelle mais d'une adaptation à la raréfaction moderne du gibier en territoire matses.

2.- Près de la moitié de tout le gibier obtenu par les Matis en une année l'est au cours des expéditions de ce type.

3.- Si l'on compare le rendement de ces expéditions à celles mesurées par LIZOT (1984 : 194) dans des conditions similaires (zones situées loin des environs immédiats du village principal) l'on s'aperçoit que les chiffres yanomami (5,384 ; 3,571 et 4,550 kg/j · h) sont nettement inférieurs à ceux relevés chez les Matis, lesquels peuvent être comparés aux chiffres les plus élevés donnés par MILTON (1984 : 14) pour une expédition Maku ($\pm 9,2$ kg/j · h).

4.- Il a été tenu compte de tous les animaux représentés par les Matis. Il s'agit des espèces suivantes : 1. *Lagothrix lagotricha*; 2. *Ateles paniscus* L.; 3. *Alouatta seniculus* L.; 4. divers singes, essentiellement *Cebus apella* L., *Mydas mystax*, *Saimiri sciureus* et *Callicebus cupreus*; 5. *Tapirus terrestris*; 6. *Tajassu albicinctus* Ulliger; 7. *Tajassu tajacu* L.; 8. *Mazama americana* Erxleben; 9. *Craza fasciolata*; 10. *Penelope marail* P.L. Statius Muller. Ces espèces rendent compte de la quasi totalité du tableau de chasse d'un Matis, bien que les chants citent d'innombrables autres espèces comestibles dont nous n'avons jamais pu constater la consommation.

5.- Il faut signaler que, pour l'expédition IV (pour laquelle nous n'avons assisté qu'à la phase des *darawate* et au retour des participants), nous avons dû nous fier aux récits des chasseurs pour remplir la colonne "gibier". Et pour l'expédition I (la première à laquelle nous ayons assisté), n'ayant pas compté le nombre exact de singes et d'oiseaux réellement représentés, nous avons dû établir une moyenne à partir des données obtenues par la suite (dont les expéditions II, III, et IV ne sont qu'une partie), et dont il ressort que pour une expédition de cette durée, chaque homme fait une douzaine de singes et une demi-douzaine d'oiseaux.

6.- L'expédition II étant explicitement destinée à ramener du gros gibier (en particulier des tapirs), l'on aurait pu négliger de tenir compte des *darawate* arboricoles (singes et oiseaux) dont l'existence n'est due qu'à la présence d'un adolescent trop jeune, selon les critères matis, pour chasser à l'arc.

7.- Il n'y a jamais de *darawate* pour les petits singes (tamarins, ouistitis, saïmiris, capucins) qui sont chassés uniquement pour leurs dents et jamais fumés (d'où la mention 0 dans la case correspondante). Il n'y a de même aucune représentation du douroucouli (singe de nuit, *Aotus sp.*, matis *bushti*) ni des paresseux (*Choloepus* et *Bradypus spp.*, matis *pusin*) qui ne peuvent être fumés sous peine de dépérissement pour des raisons intimement liées à la mythologie. Si l'on tue de ces animaux au cours d'une expédition, ils sont mangés sur le champ, comme le sont également les oiseaux non représentés dans les *darawate* (principalement *Pipile cumanensi*, matis : *nea*).

8.- Les Matis font parfois des expéditions dans le but avoué de se procurer des incisives de singe minuscules. Dans ce cas, il n'y a bien sûr pas de *darawate*, et les chasseurs sont surtout des jeunes qui n'ont pas de dépendants à

Il existe d'autres descriptions d'Indiens ayant une idée relativement précise de ce qu'ils vont ramener de la chasse. Arcand (s.d. : 56) nous apprend par exemple que 60 % de ses informateurs Cuiva revenaient avec ce qu'ils avaient prévu, 15 % bredouilles et seulement 25 % avec autre chose. Ceci dit, de tels résultats sont relativement exceptionnels. Selon Lizot (1979 : 151) par exemple, les Yanomami reviennent de la chasse avec n'importe quel animal, et lorsqu'ils annoncent une intention, ils expriment une préférence plutôt qu'un projet. Descola (1986 : 303) affirme de même que, lors d'une sortie, les Achuar cherchent à abattre indifféremment tous les animaux réputés comestibles et que la question du choix ne se pose donc pas (mais il faut signaler que ces deux auteurs avaient en tête le travail de Ross [1978] où la question du choix n'est que trop posée!).

Pour les Matis non plus, rien ne permet d'affirmer qu'en cas de rencontre fortuite, ils dédaigneraient les espèces autres que celles qu'ils ont prévu de chasser, à cette restriction près qu'en choisissant d'utiliser soit l'arc soit la sarbacane, un homme s'impose déjà un choix dans la mesure où les Matis refusent de tirer à l'arc sur le gibier arboricole. Mais le hasard joue sans doute un rôle minime en raison de l'immensité du savoir éthologique, phytologique, etc., des Indiens, qui leur permet de prévoir quel animal ils sont susceptibles de rencontrer en tel endroit à tel moment de l'année ou de la journée. Le cas de l'expédition II est à cet égard révélateur. En effet, à la période de l'année où elle s'est déroulée, les Matis chassent très peu de singes parce qu'ils les disent trop maigres⁴. Ils ont donc décidé de se poster à l'affût là où ils savaient pouvoir trouver des tapirs, etc.

Une étude sur la cynégétique amérindienne doit donc prendre en considération la fiabilité environnementale induite par le savoir indigène et la façon dont il est utilisé. A ceux qui adoptent des modèles d'"*optimal foraging*", par exemple, il serait bon de rappeler que si les Indiens savent par avance où trouver telle proie, l'inclusion ou non de celle-ci dans l'"*optimal diet*" dépend autant de leur volonté que de la densité de ladite espèce (qui est d'ailleurs quasi inconnue et souvent déduite *a posteriori* et tautologiquement des statistiques de chasse). De même, si l'"*encounter rate*" d'une espèce est dans une certaine mesure une donnée culturelle, l'on peut étendre notre critique aux études portant sur l'efficacité relative des armes de chasse. En effet, la mesure de la rentabilité de l'heure de chasse en fonction de l'arme employée n'est peut-être alors que le reflet d'une décision préalable ayant présidé au choix de l'arme. Nous verrons qu'un tel fait ne prend tout son sens qu'intégré à une stratégie générale visant à optimiser le rendement constant en viande sur un territoire donné.

Admettant que les Indiens effectuent bien des choix cynégétiques, l'on peut à présent se demander s'il ne s'agit que de phénomènes isolés ou si l'ensemble de ces choix constitue une véritable stratégie. Des pratiques ponctuelles visant à augmenter les ressources fauniques ont souvent été décrites : réserves de nourriture ménagées pour des larves comestibles (GOULARD, 1976), interdits de chasse pendant la couvaison (GRENAND, 1980 : 134). Certains signalent même la pratique de l'alevinage (MENGET, comm. pers.). Mais curieusement, il n'est que rarement question d'une possible gestion globale du gibier, ou alors uniquement par le biais du rituel, comme si, d'une part, les Indiens étaient incapables de conduites purement rationnelles (pragmatiques), et comme si, d'autre part, le rituel n'était qu'un épiphénomène de l'adaptation au milieu (REICHEL-DOLMATOFF, 1976). Pourtant, l'hypothèse d'une gestion consciente et à terme de la faune par les Amérindiens serait loin d'être absurde, compte tenu de l'extraordinaire précision de leurs observations qui étonnent souvent les chercheurs occidentaux (LESCURE, GRENAND et GRENAND, 1980 : 260; GOUSSARD, 1983 : 74).

nourrir et sont attirés par le prestige attaché à ces dents et aux biens manufacturés qu'ils pourront échanger aux Brésiliens contre les très beaux colliers qu'ils en font. L'expédition IV est à la limite de ce cas. Seuls deux des six chasseurs qui y ont participé étaient mariés, et ils ont dû se consacrer plus que normalement à la chasse aux dents (d'où le grand nombre de petits singes obtenus). Ceci, ajouté à leur inexpérience, permet de rendre compte du rendement nettement plus faible de cette expédition comparée aux autres.

9.- Le premier jour d'expédition est compté comme jour de chasse, même si le départ se fait souvent tardivement. Il n'est pas rare, en effet, qu'en cours de route, les chasseurs repèrent des animaux et les poursuivent tandis que les femmes plus chargées avancent vers le lieu où se trouve l'abri de chasse. En revanche, le jour du retour est considéré comme premier jour du temps de repos qui suit toujours une expédition, d'une part car l'on y chasse rarement, d'autre part car l'arrivée au village se fait souvent très tôt, surtout si le retour avait été amorcé dès la veille.

10.- Il est intéressant de relever que c'est le même chasseur qui a tué le cerf lors de l'expédition I et qui a fait une effigie (*darawate*) de cet animal avant l'expédition II.

⁴ Ceci correspond à une réalité puisqu'en cette saison la quantité de nourriture disponible pour certaines espèces (atèles et laineux en particulier) est minimale. Mais il faut surtout relever ici que la notion indigène de maigre est très complexe et joue un rôle essentiel dans les sociétés de la famille ethno-linguistique pano.

Le meilleur exemple d'une telle gestion nous est fourni par les Honi Koin (Cashinahua) où la recherche d'une optimisation des ressources faunistiques au moyen d'une manipulation savante du gibier est particulièrement bien mise en évidence dans le témoignage d'un jeune Péruvien enlevé par ces Indiens au début du siècle (CORDOVA-RIOS et LAMB, 1971). Bien que l'authenticité du témoignage de Cordova-Rios ait été mise en doute (voir CARNEIRO, 1980 et la réponse de LAMB, 1981), les données relevées chez les Cashinahua contemporains (DESHAYES et KEIFENHEIM, 1982) montrent que sur la question de la chasse, au moins, les observations de Cordova-Rios sont parfaitement crédibles. D'ailleurs, la concordance entre les observations des Cashinahua et celles des scientifiques actuels est particulièrement remarquable. Le discours de Cordova-Rios sur le comportement des bandes de singes (atèles, hurleurs et laineux en particulier), leurs territorialités différentes, leur utilisation de véritables chemins, le rôle de leurs "leaders", leur utilisation d'une gamme de cris variée, leurs préférences pour tels aliments, les conditions auxquelles une bande risque de se dissoudre ou d'abandonner son territoire — autant de facteurs dont les Indiens tiennent compte pour déterminer leurs choix cynégétiques — correspond très exactement à ce que décrivent les primatologues (voir en particulier MILTON, 1981). Même la périodicité de l'apparition des pécaris à lèvres blanches (généralement considérée comme imprévisible) qu'indique Cordova-Rios (toutes les deux lunes) semble confirmée par des observations réalisées récemment dans le parc de Manu au Pérou (KILTIE, 1980).

Tout Cashinahua ayant ses propres animaux (connus grâce à de véritables "recensements"), chacun peut appliquer cette connaissance approfondie de la faune pour déterminer à quel moment et en quelle quantité il prélèvera son gibier sans risquer de surexploiter le "parc" dont il est responsable. Nous voici donc ici en présence d'un cas bien documenté de véritable gestion de la faune en Amazonie. Certes, il s'agit d'un cas extrême, qui s'explique, d'une part, par l'existence dans ce groupe de territoires de chasse individuels et exclusifs (incitant chacun à ménager *son* gibier) et, d'autre part, par une idéologie insistant énormément sur la notion de contrôle (sur ce point, voir DESHAYES, 1986, et ERIKSON, 1987). Mais il n'est pas impossible que d'autres Indiens aient connu des pratiques similaires, en particulier dans le nord-ouest amazonien et chez les anciens Mayoruna (ROMANOFF, 1984 : 114).

Curieusement (sans doute parce que cette anthropologie n'est paradoxalement pas à l'échelle humaine), les études sur la chasse ne posent généralement le problème de la stratégie qu'à très court terme, comme dans certaines études d'"*optimal foraging*" qui donnent l'impression que les Indiens sont des paramécies réagissant instantanément aux variations du milieu. Ou alors, la question n'est posée qu'à très long terme, comme lorsqu'il s'agit de montrer, par exemple, que les croyances amérindiennes ont pour "fonction" d'empêcher une nouvelle vague d'extinctions du genre de celle postulée par P. Martin (1967) pour le Pléistocène. En réalité, il est peu probable que les Indiens considèrent leurs réserves comme épuisables tant la forêt est immense; elles sont seulement éloignées, et leur accès est donc subordonné à un déplacement pénible. Il semble donc plus vraisemblable que les Indiens raisonnent à moyen terme.

Une des questions importantes que se posent les spécialistes de la cynégétique amazonienne est de savoir si les Indiens sont des minimiseurs de temps ou des maximiseurs de viande (HAMES et VICKERS, 1982). Les données exposées ci-dessus suggèrent une troisième possibilité : celle que les Indiens aient pour objectif principal de maximiser le temps pendant lequel ils pourront rester sur le même territoire avant de devoir reconstruire leur village ailleurs pour cause de trop grande déplétion de la faune environnante (ce qui a lieu, en général, tous les quatre ou cinq ans). La gestion du gibier apparaît alors comme une possibilité (rien ne permet de généraliser les données Cashinahua), comme un luxe plus ou moins présent selon les endroits, et permettant de se constituer des réserves sur pied au moyen de ponctions sélectives destinées à rendre plus fiable et plus constant le rendement cynégétique des environs immédiats du village.

BIBLIOGRAPHIE

ARCAND B. (S.D.) : *A Contribution to Cuiva Ethnography*, Thèse inédite, Université de Laval.

- BECKERMANN S. (1980) : Fishing and Hunting by the Bari of Colombia, in K. WENSINGER et R. HAMES, édit., *Studies in Hunting & Fishing in the Neotropics*, W.P.S.A.I., Pennington College.
- BERLIN B. et A.E. BERLIN (1983) : Adaptation and Ethnozoological Classification : Theoretical Implications of Animal Resources and Diet of the Aguaruna and Huambisa, in R. HAMES et W. VICKERS édit., *Adaptive Responses of Native Amazonians*, Academic Press édit., New York : 301-324.
- CARNEIRO R.L. (1980) : Chimera of the Upper Amazon, in R. DE MILLE édit., *Further Castaneda Controversies*, Ross-Erikson édit., Santa Barbara : 17-19.
- CARNEIRO R.L. (1983) : Manioc Cultivation Among the Kuikuru, in R. HAMES et W. VICKERS, édit., New York.
- CORDOVA-RIOS M. et LAMB F.B. (1971) : *Wizard of the Upper Amazon*, Atheneum édit., New York.
- DESCOLA PH. (1986) : *La Nature Domestique. Symbolisme et Praxis dans l'Ecologie des Achuar*, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris.
- DESHAYES P. (1986) : La manera de cazar de los Huni Kuin. Una domesticacion silvestre, *Extracta* (Lima), 5 : 7-10.
- DESHAYES P. et KEIFENHEIM B. (1982) : *La conception de l'Autre chez les Cashinahua*, Thèse de 3^e cycle, Université Jussieu (Paris VII), à paraître chez Ch. Bourgeois.
- ERIKSON Ph. (1987) : De l'appropriation à l'approvisionnement, chasse, alliance et familiarisation en Amazonie amérindienne, *Techniques et Cultures*, 9 : 105-140.
- GOULARD J.-P. (1976) : *Le Rhyngophorus palmarum L. dans la vie Piapoco*, manuscrit au Museum d'Histoire de Paris (Résumés du premier colloque d'ethnoscience).
- GOUSSARD J.-J. (1983) : *Etude comparée de deux peuplements aviens d'Amazonie Péruvienne. Ecologie. Ethno-ornithologie*, Thèse soutenue à l'E.P.H.E., 3^e section.
- GRENAND P. (1980) : *Introduction à l'étude de l'univers Wayapi (Ethnoécologie des Indiens du Haut-Oyapock, Guyane Française)*, Paris, S.E.L.A.F.
- HAMES R. et VICKERS W. (1982) : Optimal Diet Breadth Theory as a Model to Explain Variability in Amazonian Hunting, *American Ethnologist*, 9 (2) : 358-378.
- HAMES R. et VICKERS W. (1983) édit. : *Adaptive Responses of Native Amazonians*, Academic Press, New York.
- HILL K. et HAWKES K. (1983) : Neotropical Hunting among the Aché, in R. HAMES et W. VICKERS édit., *Adaptive Responses of Native Amazonians*, Academic Press, New York : 139-184.
- KEEGAN W.F. (1986) : The Optimal Foraging Analysis of Horticultural Production, *American Anthropologist*, 88 (1) : 92-107.
- KENSINGER K. et HAMES R. (1980) : *Studies in Hunting & Fishing in the Neotropics*, WPSAI, Bennington College.
- KENSINGER K. et al. (1979) : *Food Taboos in Lowland South America*, WPSAI, Bennington College.
- KILTIE (1980) : On the Significance of White Lipped Peccaries in Amazon Cultural Ecology, *Current Anthropology*, 21 (4) : 541-544.
- LAMB F.B. (1981) : Wizard of the Upper Amazon as Ethnography, *Current Anthropology*, 22 (5) : 577-580.
- LESCURE J., GRENAND F. et GRENAND P. (1980) : Les amphibiens dans l'univers Wayapi, *Journal d'Agriculture Tropicale et de Botanique Appliquée*, 27 (3-4) : 247-261.
- LIZOT J. (1979) : Réponse à Ross, *Current Anthropology*, 20 (1) : 150-151.
- LIZOT J. (1984) : *Les Yanomami centraux*, Cahiers de l'Homme, Editions de l'EHESS, Paris.
- MARTIN J.-F. (1983) : Optimal Foraging Theory : A Review of Some Models and Their Applications, *American Anthropologist*, 85 (3) : 612-629.
- MARTIN P. (1967) : Pleistocene Overkill, *Natural History*.
- MENGET P. (1979) : Temps de naître, temps d'être : la couvade, in M. IZARD et P. SMITH édit., *La Fonction symbolique. Essais d'anthropologie*, NRF Gallimard édit., Paris.
- MILTON K. (1981) : Distribution Patterns of Tropical Plant Foods as an Evolutionary Stimulate to Primate Mental Development, *American Anthropologist*, 83 (3) : 534-548.
- MILTON K. (1984) : Protein and Carbohydrate Resources of the Maku Indians of Northwestern Amazonia, *American Anthropologist*, 86 (1) : 7-27.
- REICHEL-DOLMATOFF G. (1976) : Cosmology as Ecological Analysis : A View from the Rain Forest, *Man*, 11 (3) : 307-318.
- RENARD-CASEVITZ F.M. (1979) : *Su-açu. Essai sur les cervidés de l'Amazonie et sur leur signification dans les cultures indiennes actuelles*, Institut Français d'Etudes Andines.
- RICHARD A.F. (1981) : Changing Assumptions in Primate Ecology, *American Anthropologist*, 83 (3) : 517-533.
- ROMANOFF S. (1984) : *Matses Adaptations in the Peruvian Amazon*, Thèse de Ph.D., Columbia University, New York.

- ROSS E. (1978) : Food Taboos, Diet and Hunting Strategy : the Adaptation to Animals in Amazon Cultural Ecology, *Current Anthropology*, 19 (1) : 1-36.
- SCHOEPF D. (1985) : *L'art de la plume au Brésil*, Catalogue d'exposition, Musée d'Ethnographie de Genève, Museum d'Histoire Naturelle de Paris.
- VICKERS W. (1980) : An Analysis of Amazonian Hunting Yields as a Function of Settlement Age, in K. KENSINGER et R. HAMES, édit., *Studies in Hunting and Fishing in the Neotropics*, Bennington College édit.,
- YOST J. et KELLY P.M. (1983) : Shotguns, Blowguns, and Spears : The Analysis of Technological Efficiency, in R. HAMES et W. VICKERS édit., *Adaptative Responses of Native Amazonians*, Academic Press édit., New York : 189-222.
-